

## LA BICOQUE DE CLEMENCEAU

Sa tête, soudain, surgissait de l'eau grise et noire. Son crâne luisant fendait doucement l'eau, puis d'un seul coup, les yeux, la moustache, surtout le buisson de la moustache, apparaissaient l'instant d'un éclair. Mon père aimait m'emmener au Jardin des plantes assister à la fin du jour au repas du phoque. À l'heure dite, un gardien à casquette arrivait avec un seau d'où il extrayait une brassée de maquereaux. L'animal marin bondissait pour les attraper, cela semblait un numéro de cirque, c'était simplement qu'il avait faim. Rassasié, il plongeait au fond du bassin, qui était bien étroit.

Je me souviens toujours de lui, le phoque moustachu de mon enfance quand je passe près de la ménagerie devant ce bassin qui est resté vide depuis des années. Pourquoi y ai-je pensé en découvrant la maison de Clemenceau à Saint-Vincent-sur-Jard ? Tant qu'à faire, le nom de la petite bourgade de Vendée aurait dû plutôt évoquer en sourdine le mâle de l'oie. Le « jard » désigne le gravier des chemins de sable sur lesquels on avance en équilibre le long des bords de mer.

La maison est au bout de la route. Une maison de pêcheur face à l'Atlantique. Rien d'autre que l'océan et la maison sur une dune, perdue dans les bruyères et les haies de fusain, ensevelie davantage qu'aujourd'hui. Un tombeau de verdure. La bâtisse est de plain pied, tout en longueur. Le propriétaire ne voulait même pas la lui vendre quand il est arrivé en novembre 1919. À l'intérieur pourtant, aucune trace de ce goût de la mer. La mer est un tableau que l'on contemple de loin à l'abri de chaque fenêtre. Des meubles rudimentaires sont restés à l'intérieur comme des fossiles pétrifiés dans un décor de théâtre. Les livres sont désormais enfermés derrière des grillages pour éviter qu'ils ne s'envolent. Surtout il y a quantité d'animaux, d'oiseaux, de fauves, du gibier. Une peau de tigre, une gueule de crocodile, des têtes d'antilope gardent les lieux, souvenirs des grands voyages qu'il fit à partir de sa quatre-vingtième année en Egypte, au Soudan, en Birmanie, aux Indes, ailleurs encore.

Mais ce lieu contient une autre surprise, un mystère.

Un étranger qui débarquerait d'un autre continent, et qui n'aurait jamais entendu parler de Clemenceau, n'aurait pas idée de qui il était s'il pénétrait entre ces murs. Un marin ou qui sait un navigateur, un explorateur ? En aucun cas un homme qui a voué sa vie à la chose publique, l'ancien président du conseil surnommé le Père la victoire pour sa ténacité à la fin de la guerre de 14, le négociateur du traité de Versailles. On a beau chercher un indice, rien, pas un objet ne le signifie, pas la moindre relique, pas une photo des liesses de l'armistice ou de ses visites dans les tranchées (il fut l'un des rares à s'y risquer plusieurs fois), non, même pas le plus infime écho de ce qui fut la gloire de Georges Clemenceau qui ne ressemblait guère à ses congénères, avec ses bottes, son chapeau mou, son éternel bonnet.

Bien qu'il eut droit souvent à l'hommage des artistes, aucun buste n'apparaît dans la maison, aucun visage, aucun portrait alors qu'il a gardé les mêmes traits pendant cinquante ans. Seulement son masque de plâtre réalisé à sa mort par le sculpteur Jean Sicard, qui avait auparavant immortalisé son

modèle à Sainte-Hermine, à 40 kilomètres de là, près de sa patrie natale. Clemenceau en personne était venu inaugurer le monument tel qu'en nous la légende l'a fixé, vieillard farouche statufié en mouvement, dans l'ascension d'une butte escarpé, suivi de quelques soldats inconnus, ses compagnons d'armes.

Au lieu d'un château où le grand homme aurait décidé de se retirer comme dans une tour d'ivoire (c'est son frère qui avait hérité du manoir familial près de Sainte-Hermine) voulant signifier à tous qu'il se moquait des honneurs, et d'abord de ceux qu'on lui avait injustement refusés (il retire sa candidature à Présidence de la République au lendemain de la guerre), cette maison de pécheur est une retraite, un lieu d'ascèse, son cloître qu'il baptise tout de même Bel-Ébat. Pourtant il y fait accrocher une remorque, un vrai salon destiné à accueillir la bonne société, mais il faut sortir de la maison pour y accéder. Durant les neuf dernières années de son existence, il émigre là-bas une semaine ou deux au printemps et trois mois l'été. C'est sa cabane. Il l'appelle sa bicoque, il exagère à peine.

Pas question de venir en chemin de fer. Sa voiture que conduit Brabant, son chauffeur, quitte Paris au milieu de la nuit. Avant de partir a-t-il eu le temps de prendre un bain comme tous les jours dans la baignoire de sa petite salle d'eaux ? À midi pile on fait halte à Saumur pour le déjeuner, c'est le rituel. Il reste à accomplir un tiers du voyage avant d'arriver dans l'après-midi à Saint-Vincent-sur-Jard. Pas de village, pas de voisins vraiment, à part le ciel et l'océan dont il peut observer les états changeants, le panorama de l'infini, le spectacle des éléments. Les humains ne sont que des atomes, des poussières.

Tout a une fin, il sait que la sienne est proche. Il ne se fait pas d'illusion. Il a beau être le Tigre, il ne sera pas davantage immortel que les autres. La renommée, les honneurs, les récompenses sont des balivernes.

Il n'a pas été un ami de Monet pour rien. Le grand peintre, qu'il a tellement admiré et aimé avec passion, a sans doute transmis à cet homme d'action qu'était par essence Clemenceau, traversant avec ses bottes de sept lieues les époques, les entreprises, les épreuves, les pays, un don très particulier : le don de la contemplation. La maison de Saint-Vincent est son atelier. Certes, il y travaille, il vient écrire ses mémoires, son testament d'homme d'État. Son oeuvre imprimée dans l'Histoire sera décriée, alors il prend les devants, il se défend en noircissant un millier de pages. Mais pourquoi ne demeure-t-il pas assis à son bureau dans son bel appartement de la rue Franklin derrière le Trocadéro, auréolé des strates de ses vies passées ?

Il aspire à être seul devant le vide, il fait le vide. Il prend tôt son souper, il se couche vite, il reste tout habillé. Son valet de chambre doit le réveiller vers minuit ou une heure du matin. Dans sa chambre bourrée de trophées, au milieu de son bestiaire, le vieux chasseur tombe du lit pour aller jusqu'à sa table, une planche face à la vitre opaque. Il préfère travailler la nuit quand on ne perçoit plus rien, sauf le mouvement de l'océan sous les étoiles. Il est seul devant le tableau des heures,

comme Monet devant ses nénuphars. Il en a fini avec le bruit du monde, il écoute les pas du silence.  
Il se prépare.

Jérôme Prieur